

Eulàlia Bosch :

Bonjour, bonjour. Cette fois-ci, nous allons parler en espagnol parce que notre ami Pablo vient de Séville, et cela facilitera le dialogue. Je souhaite également la bienvenue à toutes les écoles qui sont ici et j'espère que notre dialogue sera également très intéressant pour vous.

Puisque nous sommes dans un palais des sports, je vais faire un peu comme les athlètes pour commencer : je vais reculer un peu, afin qu'avec eux nous puissions sauter plus loin et plus haut. Et je commencerai par dire que Barcelone, la Barcelone romaine, était protégée par une muraille. Et grandir a signifié construire l'Eixample, réalisé par Cerdà, avec Gaudí, Domènech i Montaner, les grands noms de l'architecture et de l'urbanisme catalans, et, avec la Vieille Ville, ils ont construit le cœur de la ville, le cœur de Barcelone.

Ensuite, sous le maire Pasqual Maragall, la ville s'est ouverte sur la mer, avec de nouvelles constructions et, surtout, de nouvelles liaisons entre les quartiers. Pourquoi diable est-ce que je parle maintenant de Barcelone ici, dans un lieu totalement international, et non pas, par exemple, de Granollers, qui a également eu sa muraille ?

Je le fais précisément parce que c'est à cette époque, lorsque la ville s'est ouverte sur la mer, que Pasqual Maragall, avec Marta Mata, a eu l'idée de créer les Villes Éducatrices. Ils ont créé le forum dans lequel nous sommes tous réunis aujourd'hui, les jeunes et nous-mêmes.

Simultanément, donc, à la naissance de l'Association Internationale des Villes Éducatrices, le profil de la ville de Barcelone s'est dessiné, avec ses équipements et ses sculptures installées dans l'espace public. Apparaissent alors le Teatre Nacional, l'Auditori, l'Hotel Vela, la Torre Agbar, pour ne citer que quelques-uns des bâtiments qui deviennent emblématiques de la ville.

Tout cela, tandis que d'autres continuent à revendiquer la sécurité de la famille. Avec les sculptures de Gehry, de Susana Solano, de Pistoletto. Et arrive alors le moment des places minérales et des parcs, et du débat sur ce dont nous avons le plus besoin : des places minérales ou des parcs.

Cette conquête de l'espace public pour accueillir et favoriser la vie citoyenne a placé l'urbanisme au cœur même du débat, un débat qui se poursuit encore aujourd'hui.

À partir de ce moment-là, la structure de la ville est devenue un sujet qui ne concernait plus seulement les administrations, mais aussi les citoyens de Barcelone. Et cette conversation que nous proposons aujourd'hui a pour objectif de réfléchir à la capacité de l'espace public à créer de la citoyenneté, à créer de la justice sociale, à créer de la communauté.

Et elle compte, pour cela, sur deux personnalités très importantes du monde, non seulement de l'architecture, mais aussi de l'urbanisme et, surtout, de la philosophie qui les entoure.

À présent, tout le monde a déjà eu l'occasion de chercher sur Internet qui sont Pablo Sendra et Oriol Nel·lo. Et, par conséquent, je leur souhaite la bienvenue ici sans expliquer tous leurs mérites, qui sont infinis.

Je dirai cependant pourquoi ils sont ici, pourquoi ils ont été invités. Ils ont tous deux été invités pour leur contribution dans le domaine de la réflexion permanente sur leur métier. Parce qu'ils n'exercent pas seulement un métier, mais qu'ils réfléchissent également à celui-ci.

Autrement dit, ils ne sont pas ici comme des techniciens de la construction, mais comme des philosophes de la planification urbaine.

Et c'est dans ce sens que je souhaite orienter cette conversation. Nous ne sommes pas architectes non plus, nous ne sommes pas non plus urbanistes, mais nous sommes fortement influencés par ce qu'ils décident pour nos villes.

C'est donc avec grand plaisir que j'ai relu le livre *Designing Disorder*, que Pablo a écrit avec Richard Sennett, qui devait être ici et à qui je rends hommage, mais qui finalement n'a pas pu venir.

Et c'est un bon exemple de cette spécificité philosophique qui sous-tend sa proposition lorsqu'il s'agit de concevoir les espaces urbains.

Et, en même temps, parmi toutes les œuvres d'Oriol Nel·lo que nous avons suivies au fil des années, je voudrais mettre en avant la ségrégation résidentielle, les inégalités sociales et les politiques publiques dans les grandes villes ibériques, qui sont directement liées à nombre des choses que nous venons d'entendre dans l'intervention de John Powell.

Je voudrais commencer ma première question, qui s'adresse à eux mais aussi à vous, en disant :

La pierre, l'architecture, la ville, contribuent-elles à l'esprit, à la vie des personnes ? Les espaces publics de la ville peuvent-ils favoriser la communauté entre les personnes et la cohésion des groupes sociaux qui, sans ces espaces publics, resteraient dispersés ou simplement invisibles ?

Je vous laisse la parole.

Pablo Sendra :

Oui, eh bien, je pense que, pour poursuivre avec l'intervention de John Powell que nous venons de voir, il existe des espaces qui facilitent la rencontre entre les personnes ou ces liens faibles, ou *thin bonds*, dont il parlait, entre des personnes qui ne se connaissent peut-être pas ou qui n'auraient peut-être pas l'occasion d'interagir entre elles.

Et donc, en tant qu'urbanistes, nous avons également la responsabilité de réfléchir à ce que sont ces espaces. Mais, en réalité, ces espaces ne sont pas faits uniquement de pierre ; ce n'est pas simplement une question de matériau.

Concevoir les espaces va bien au-delà de la conception de la pierre : cela implique également de concevoir les relations possibles entre les personnes qui peuvent s'y établir et de réfléchir aux politiques urbaines qui peuvent être mises en œuvre afin que les barrières qui empêchent les personnes d'interagir puissent être supprimées.

Et, pour ne pas rester dans le domaine théorique, je vais donner l'exemple d'un lieu à Londres.

Lali a dit que je venais de Séville, mais en réalité je vis à Londres depuis douze ans et c'est là que je mène ma vie quotidienne, que je me promène sur les places et que j'interagis socialement.

Je parle d'une place que j'ai beaucoup fréquentée, parce que pendant les premières années où j'ai vécu à Londres, je résidais dans ce district, Hackney, à l'est de Londres.

C'est une place qui s'appelle Gillet Square, dont je parle un peu dans le livre.

Une place que j'ai beaucoup vécue. Et je me suis également intéressé à la manière dont cette place était née, où différentes cultures, très différentes les unes des autres, cohabitent dans un même espace, se reconnaissent, interagissent et finissent même par créer des relations.

Le plus intéressant, c'est que cette place n'a pas toujours été une place.

À l'origine, à la fin des années 1990 et au début des années 2000, c'était un parking où les voitures entraient et sortaient. Il n'y avait pas grand-chose ; il ne se passait rien, il n'y avait aucune possibilité d'interaction sociale.

Cependant, à cette époque, Londres regardait beaucoup vers Barcelone.

Je me souviens qu'à cette époque, l'Institut royal des architectes britanniques avait décerné le Prix national d'architecture à la ville de Barcelone, plutôt qu'à un architecte, au début des années 1990 et au début des années 2000.

Et cette place faisait partie d'une initiative appelée *100 espaces publics à Londres*.

Mais ce qui était également très intéressant, c'est qu'elle avait été créée par une coopérative, plutôt que par la municipalité ou par une institution. Elle avait été créée par une coopérative locale.

Et ce que cette coopérative locale a fait, c'est installer dans ce parking une série de kiosques — je crois qu'il y en avait quatre ou cinq — et les louer à très bas prix, notamment à la communauté afro-caribéenne qui vivait dans le quartier et qui, autrement, n'aurait pas pu assumer le coût de ces kiosques.

Ils s'y sont donc installés : dans l'un, il y avait un petit café, dans un autre une radio locale, et différents commerces locaux ont commencé à favoriser l'interaction sociale.

Les gens ont commencé à se réunir autour de ces kiosques installés dans le parking.

Soudain, un parking s'est transformé en espace d'interaction sociale.

Et cela a donné lieu à une étape supplémentaire : se dire, bon, ce parking est déjà en train de devenir un espace public ; retirons les voitures, pavons-le.

Et le parking a été pavé. Puis, environ cinq ou six ans plus tard, d'autres architectes sont arrivés, en l'occurrence un collectif d'architectes, et ont installé deux conteneurs maritimes sur cette place, qui était déjà une place minérale, très semblable aux places minérales que nous avons à Barcelone.

Ces deux conteneurs maritimes installés par ces architectes constituaient une action très simple : il s'agissait simplement d'avoir deux conteneurs. Mais à l'intérieur, il y avait différents éléments : des tables de ping-pong, du matériel audiovisuel et des écrans, des structures pour que les skateurs puissent faire du skateboard, des jeux pour les enfants...

Et il y avait plusieurs bénévoles qui avaient les clés de ces conteneurs et qui sortaient et rangeaient continuellement tous ces éléments.

Ainsi, chaque fois que j'allais sur cette place, lorsque je vivais à Londres, elle semblait être un espace complètement différent.

Un jour, il y avait les skateurs qui pratiquaient leurs activités ; un autre jour, il y avait un cinéma en plein air et nous regardions des documentaires ou des films ; un autre jour, il y avait un concert au milieu de la place.

Chaque jour, c'était une place complètement différente, qui donnait lieu à des interactions sociales.

Et c'est toujours le cas. La place a continué à évoluer, il y a eu d'autres interventions, mais c'est réellement un espace public en transformation permanente, qui donne naissance à ce type de ville.

Est-ce réellement la conception de la place qui produit cela ?

Oui, mais ce n'est pas le seul facteur.

Le fait que la place soit gérée par une coopérative qui proposait des loyers très bas, notamment aux commerces appartenant à des personnes afro-caribéennes du quartier, a favorisé le fait que cette place devienne un espace d'interaction sociale.

Si, au contraire, quelqu'un était simplement arrivé en disant : « Voici un parking, supprimons le parking, mettons du pavage et voilà, vous avez une place », cette place n'aurait pas été comme elle est.

Même si, formellement, elle avait été pratiquement identique, elle n'aurait pas été ce qu'elle est aujourd'hui.

Eulàlia Bosch :

Merci, Pablo.

C'est une idée qui mérite d'être applaudie et que nous devons retenir : savoir que la voix des habitants du quartier peut influencer un espace qui aurait peut-être été conçu d'une manière très similaire, mais qui, au contraire, ne sera jamais cet espace né du désir des citoyens.

Mon ami.

Oriol Nel·lo :

Bonjour, bonjour.

Avant toute chose, je voudrais vous remercier pour cette aimable invitation à être ici et vous remercier également pour votre présence à tous. Pour moi, c'est un grand plaisir.

Lali nous interroge sur la relation entre la pierre et l'esprit, si nous voulons le dire ainsi ; entre la forme urbaine, ce que sont les espaces dans lesquels nous vivons, et l'organisation de la société.

L'organisation de nos relations.

Je dirais qu'il ne s'agit pas qu'une chose conditionne l'autre, mais qu'il existe une interrelation très profonde, comme Pablo vient de nous l'expliquer.

Qu'est-ce que je veux dire par là ?

Que, certes, la manière dont la ville est produite, la façon dont nous nous rapportons les uns aux autres, la propriété que certains possèdent et celle que d'autres ne possèdent pas, conditionnent la forme urbaine.

Et, d'autre part, la forme urbaine fait que ces relations sociales prennent une direction ou une autre, comme Pablo nous l'expliquait avec son très bel exemple de la place de Londres.

Permettez-moi de donner un autre exemple.

Pablo s'occupe davantage de questions d'urbanisme à petite échelle, de questions architecturales.

Même moi, qui suis géographe, je pense normalement à des espaces plus vastes.

J'aimerais commenter brièvement, à partir d'un exemple ou de deux exemples, comment non seulement la forme physique de l'espace public, mais aussi la répartition même de la ville, conditionne les relations sociales.

Et permettez-moi de prendre un exemple un peu éloigné.

Prenons l'exemple de la ville de La Paz, la capitale de la Bolivie.

Vous savez peut-être que la ville de La Paz est située au fond d'un grand canyon, d'un grand canyon andin, à une altitude très élevée.

En fait, certains voyageurs qui arrivent à La Paz se sentent mal lorsqu'ils descendent de l'avion, parce que les zones les plus basses de la capitale sont situées à environ 3 000 mètres, ce qui, pour nous, correspondrait au sommet de la Pica d'Estats, le sommet de la Catalogne, pour ainsi dire ; eh bien, c'est là qu'ils ont leurs quartiers les plus bas.

Tandis que le plateau, la partie haute de la ville, ce qu'ils appellent « El Alto », se situe à 4 000 mètres.

Que se passe-t-il ?

Sur le plateau, comme vous le savez tous, il y a moins d'oxygène. Pourquoi ? Parce qu'il y a davantage d'altitude.

Alors que dans les parties basses de la ville, on respire mieux.

Sur le plateau, en outre, il y a beaucoup de vent, le climat est peu accueillant, on y vit moins bien. La partie basse est davantage protégée.

Voilà la forme de la ville.

Eh bien, les groupes sociaux se sont répartis dans la ville en fonction de leur capacité à payer leur lieu de résidence.

Et que s'est-il passé ?

Ceux qui disposent de davantage de ressources se sont installés dans les parties basses, les plus accueillantes, tandis que ceux qui disposent de moins de ressources vivent généralement dans la zone haute.

Maintenant, je généralise.

Et à partir de cette distinction fondamentale, que nous pourrions observer dans n'importe laquelle de nos villes — à Barcelone, ceux qui voient la mer et ceux qui ne la voient pas ; à Granollers, ceux qui ont facilement accès à la gare ou aux services, etc., et ceux qui y ont un accès plus difficile — tout le réseau routier, les services, les équipements, et même les monuments et les espaces symboliques de la capitale bolivienne se sont structurés.

Et cela conditionne évidemment étroitement la manière dont les gens vivent.

Pourquoi ?

Parce que l'organisation de la ville ne reflète pas seulement les inégalités sociales, elle contribue aussi à les maintenir et à les reproduire.

Ceux qui vivent en bas, avec davantage d'oxygène, davantage de protection, de meilleurs services et une meilleure accessibilité, ont plus de facilités que ceux qui vivent en haut.

Dans la ville, il se passe également autre chose.

Pardonnez-moi si je m'attarde un peu trop, vous me le direz.

Dans la ville, en outre, la forme urbaine ne se définit pas uniquement à partir de ce que nous faisons aujourd'hui, mais aussi de ce que nous héritons du passé.

Dans *Le Dix-Huit Brumaire de Louis Bonaparte*, Marx disait :

« La tradition de toutes les générations mortes pèse d'un poids très lourd sur le cerveau des vivants.
»

Dans la ville, c'est encore davantage que cela, car ce n'est pas seulement le souvenir des générations qui nous ont précédés qui conditionne notre manière de vivre, mais aussi les formes physiques.

La place de la Porxada, ici à Granollers, nous l'avons trouvée déjà construite.

Et nous avons également trouvé l'Eixample de Barcelone déjà construit.

Et cela conditionne la manière dont nous vivons.

C'est cela, non ?

La forme urbaine et les relations sociales ont une interaction très claire.

Et c'est pourquoi tout projet transformateur, comme celui des Villes Éducatrices, qui envisage une transformation sociale vers davantage d'équité, etc., doit considérer la forme urbaine comme un point de départ, mais aussi comme une limite qui ne peut être acceptée sans plus, une limite qu'il faut dépasser afin d'établir des formes permettant davantage d'équité et davantage de cohésion sociale.

Eulàlia Bosch :

Magnifique, magnifique.

Pablo, nous apprenons énormément de choses, n'est-ce pas ?

Nous devrions maintenant avoir quelques espaces blancs pour pouvoir assimiler tout cela, mais nous allons continuer.

Ne nous arrêtons pas.

Pablo, dans le livre que tu as écrit, qui s'intitule *Designing Disorder*, tu parles du désordre urbain, tu parles d'environnements dans lesquels l'architecture n'a pas déterminé d'emblée leur usage, de systèmes ouverts, de multiplicité et même de contradiction dans la création des espaces.

Dans quelle mesure toutes ces conditions, toutes ces qualités, font-elles de l'espace qui en résulte un espace favorable à cette justice sociale ?

Parce qu'en ce moment, il se trouve que la justice sociale ne concerne pas seulement le salaire à la fin du mois, mais aussi la quantité d'oxygène disponible.

Nous sommes réellement à un moment de Villes Éducatrices totales.

À toi, Pablo.

Pablo Sendra :

Oui, eh bien, dans l'exemple que j'expliquais, je pense qu'il était également clair que le fait d'avoir un espace qui permet l'improvisation, l'interaction sociale et les situations inattendues favorise réellement la rencontre entre les personnes et cette capacité à reconnaître l'autre.

Mais je vais peut-être donner un autre exemple et vous emmener dans une autre partie de Londres, afin que vous puissiez vous l'imaginer.

Même si je suis certain que beaucoup et beaucoup d'entre vous y sont déjà allés, dans cette partie de Londres, parce que c'est un quartier assez célèbre : Portobello Road.

C'est un marché très connu de Londres, à l'ouest de la ville, juste au nord de Notting Hill, qui est le quartier devenu très célèbre grâce à un film qu'ils ne veulent même pas mentionner là-bas, notamment parce qu'il a également entraîné beaucoup de problèmes liés au tourisme et à la gentrification du quartier.

Là-bas, ils l'appellent « ce film que nous ne voulons pas mentionner », comme si c'était le méchant de Harry Potter.

Que je préfère largement à ce film.

Oriol Nel·lo :

Eh bien, tout à fait. Je l'ai probablement vu trois ou quatre fois ; c'est l'histoire romantique par excellence, enfin.

C'est ainsi, c'est ainsi. Une grande Julia Roberts, que veux-tu.

Pablo Sendra :

Eh bien, dans ce quartier, dans les années 1950 et 1960, c'était un quartier assez pauvre, avec beaucoup d'immigration, mais aussi avec de très forts contrastes sociaux.

Ce n'était pas vraiment tant un quartier pauvre qu'un quartier où se côtoyaient beaucoup de pauvreté et beaucoup de richesse.

La zone de Kensington et Chelsea est l'une des zones les plus riches du pays, mais elle comporte également certaines zones marquées par la pauvreté.

À Londres, la ségrégation sociale dont parlait Oriol se manifeste beaucoup plus à petite échelle qu'à grande échelle.

Surtout si nous la comparons aux villes nord-américaines, où la ségrégation sociale est beaucoup plus nette.

À Londres, elle se fait beaucoup plus d'une rue à l'autre, pratiquement.

Et le fait est que, dans les années 1960, des milliers de logements ont été détruits dans cette zone de Portobello Road pour construire une autoroute surélevée.

Une autoroute surélevée qui devait faire partie d'une sorte de périphérique qui devait faire le tour de tout Londres, mais dont seul ce tronçon a été construit, parce que la pression sociale a ensuite conduit à l'abandon du reste du projet. Mais ce tronçon, lui, a bien été construit.

Cela a déplacé des milliers de familles, notamment les familles les plus défavorisées.

Mais le plus intéressant, c'est qu'un groupe de militants locaux, un groupe de pères et de mères qui voulaient des espaces de jeu pour les enfants, a commencé à occuper les espaces sous l'autoroute, qui était encore en construction, afin d'y créer des jeux pour enfants construits par eux-mêmes, comme des balançoires qu'ils avaient fabriquées eux-mêmes.

C'est ce qu'on appelle là-bas un *Adventure Playground*, des espaces de jeu d'aventure autoconstruits.

Et alors, les gens ont commencé à occuper cet espace sous l'autoroute, qui était au départ un espace complètement hostile, mais qui est soudain devenu un espace social.

Cela a conduit ce groupe de militants locaux à revendiquer les neuf hectares d'espace situés sous l'autoroute, qui étaient après tout un espace public couvert, puisqu'il s'agissait d'un espace public dans lequel il n'y avait pratiquement pas de rues.

C'était donc un espace public totalement couvert.

Ils l'ont revendiqué comme espace communautaire et une sorte de coopérative, comme une fondation, a été créée pour administrer ces neuf hectares de terrain au bénéfice de la communauté.

Et là ont commencé à apparaître des centres sportifs, des skateparks, des ateliers pour artistes, des bureaux pour des ONG, des espaces d'aide aux citoyens, comme un centre juridique pour les personnes migrantes, différents types d'espaces, des lieux facilitant l'accès au logement...

Et cet espace est devenu un lieu pour la communauté, qui a aujourd'hui 53 ans et avec lequel j'ai également travaillé.

Le plus intéressant, c'est que vers 2015-2016, lorsque j'ai rencontré plusieurs militants locaux, ces militants se rebellaient déjà contre la fondation qui administrait ce terrain.

Une fondation qui, à l'origine, devait être communautaire, mais qui favorisait déjà la gentrification de la zone.

La gentrification signifie le déplacement de la population locale afin de transformer cette zone, qui avait été un espace communautaire, essentiellement en centre commercial, en un espace beaucoup plus lié à l'installation de magasins chers et d'espaces qui n'étaient plus destinés à la communauté.

Et alors ils ont commencé à s'opposer à cette fondation, jusqu'à ce que ces militants locaux parviennent à prendre en charge une partie de la direction de la fondation et à en changer l'orientation.

Le premier projet qu'ils ont réalisé, notamment pour changer l'orientation de la fondation, était un projet dans lequel j'ai mené tout le processus participatif, qui s'appelait *Community Street*, la rue communautaire.

C'était un projet très intéressant.

Le défi consistait à savoir comment transformer cet espace, qui avait pour origine le fait d'amener les personnes dans un espace public couvert, en un espace qui puisse évoluer.

Nous avons organisé une série d'ateliers avec les habitants de la communauté pour comprendre quelles étaient les différentes cultures qui utilisaient la zone et comment chaque culture interagissait également dans l'espace public.

Nous avons commencé à comprendre l'espace et également à co-créeer avec eux le type de ville qu'ils imaginaient.

L'un des exercices que nous faisions consistait à dire :

« Écris-toi une carte postale depuis le futur. »

Et chacun écrivait alors une carte postale depuis le futur pour imaginer l'espace qu'il souhaitait.

C'était l'un des nombreux exercices que nous avons réalisés avec eux.

Et, finalement, le plus intéressant, c'est qu'ils imaginaient réellement un espace qui se construisait à partir de ce qui existait déjà.

Ils ne voulaient pas repartir de zéro, mais imaginer comment cet espace pouvait être amélioré et comment la rencontre entre les personnes pouvait être améliorée.

Finalement, cet espace a été construit.

Il s'agissait surtout d'ouvrir des espaces publics, des espaces publics qui avaient traditionnellement été plus fermés, en les ouvrant à l'ensemble des citoyens.

Et l'autre jour, des architectes et des urbanistes de Berlin — non, de Munich — sont venus me voir et m'ont dit :

« Montre-moi certains des projets que tu as réalisés. »

Et je les ai emmenés dans ces espaces déjà construits.

Et je leur expliquais :

« Ici, nous avons fait ceci, ici... »

Je leur expliquais un peu comment le projet avait commencé et ils m'ont dit :

« Bien sûr, les gens qui vivent là utilisent déjà tous ces espaces, chacun se les approprie... »

Et ils m'ont demandé :

« Mais quand as-tu réalisé ce projet ? »

Et j'ai répondu :

« Eh bien, cela s'est terminé il y a deux ans. »

Et ils m'ont répondu :

« On dirait que cela existe depuis 50 ans. »

C'était parce que les gens vivaient ces espaces comme s'ils leur appartenaient.

Ce n'était pas un nouveau centre commercial qui venait d'être installé, mais réellement des espaces que les gens utilisaient dans leur vie quotidienne.

Et je pense que ce sont ces espaces qui favorisent cette interaction sociale.

Comment construire ces espaces pour cette vie quotidienne où nous nous rencontrons tous et toutes ?

Eulàlia Bosch :

Fantastique, fantastique.

Oriol, je voudrais te poser une question sur cette ville dispersée que nous avons tous connue, en voyant comment, autour des villes, apparaissent des kilomètres de maisons individuelles dans des lotissements, où il faut toujours prendre la voiture pour aller acheter du pain et où il est rare de rencontrer quelqu'un par hasard, parce qu'on ne se déplace presque jamais à pied.

Qu'est-ce qui nous arrive à tous lorsque cela se produit ?

Oriol Nel·lo :

En fait, cela résulte de la combinaison de deux tendances. La première est la tendance de nos villes à s'étendre sur le territoire, à intégrer toujours davantage d'espace, de sorte que nous résidons dans une commune, travaillons dans une autre, faisons nos achats dans une troisième, amenons nos enfants à l'école dans une quatrième, etc. C'est une première tendance.

Et l'autre est liée au phénomène dont nous parlions au début, à savoir la tendance des groupes sociaux à se séparer dans l'espace, ce que nous appelons la ségrégation résidentielle, qui est le principal ennemi du fait d'habiter la ville et de construire le « nous ».

Qu'est-ce que la ségrégation résidentielle ? Nous le savons tous. La tendance, disions-nous, des groupes sociaux à se séparer dans l'espace.

C'est une tendance historique. Pablo vient d'Angleterre et il pourrait mieux que moi nous raconter le parcours de Friedrich Engels. Pour les jeunes qui sont dans la salle et qui ne le connaissent peut-être pas, Engels était un jeune Allemand né en Rhénanie dans une famille aisée d'industriels du textile et, à l'âge de 20 ans, il a commencé à prendre le mauvais chemin.

Il fréquentait des groupes socialistes, etc. Sa famille s'est dit : « Ce garçon doit revenir les pieds sur terre », et l'a envoyé à Manchester pour voir s'il y apprenait le métier et devenait un bon entrepreneur, etc.

Engels, au lieu de faire cela, est tombé amoureux d'une ouvrière irlandaise analphabète qui allait ensuite devenir sa compagne toute sa vie, Mary Burns.

Et elle, en quelque sorte en le prenant par la main, lui a fait découvrir un Manchester qu'il n'aurait jamais connu dans sa vie de jeune entrepreneur.

Et le Manchester dont nous parle Engels est un Manchester où les ouvriers de la Révolution industrielle vivaient dans certains quartiers, les entrepreneurs dans d'autres, et où ils ne se voyaient pratiquement jamais.

Voilà ce qu'est la ségrégation : c'est-à-dire la tendance des groupes sociaux à se séparer dans l'espace.

Comment fonctionne la ségrégation ?

Elle fonctionne essentiellement à partir de notre capacité différente à choisir notre lieu de résidence. De quoi dépend cette capacité à choisir notre lieu de résidence ? De nos revenus, d'une part, et du prix du foncier et du logement, d'autre part.

Il est évident que ceux qui disposent de davantage de ressources ont une plus grande capacité de choix.

Et ceux qui disposent de moins de ressources ? Eh bien, ceux qui disposent de moins de ressources se retrouvent confinés, si l'on peut dire, là où les prix sont les plus bas.

Pourquoi les prix sont-ils plus bas dans certaines parties de la ville et pas dans d'autres ? Parce qu'elles sont moins accessibles, parce qu'il y a moins de services, parce qu'elles sont plus polluées, parce qu'il y a moins d'air propre, dans le cas de La Paz.

Et nous voyons ainsi comment les groupes les plus vulnérables se concentrent dans certains quartiers.

Et ceux qui disposent de davantage de ressources, que font-ils ?

Et là, j'en viens à ta question. Eh bien, eux aussi se regroupent entre eux.

Pourquoi ? Pour profiter des privilèges de vivre entre leurs semblables et pouvoir bénéficier de certains services sans avoir à les partager avec les autres.

Et c'est, dans une large mesure, ce qui explique que la ville soit dispersée dans des lotissements à faible densité, dans des maisons individuelles, etc. C'est le résultat du départ de ces catégories moyennes et supérieures de la ville vers l'environnement métropolitain.

Quelles conséquences cela a-t-il ?

Revenons à la forme et à l'esprit, à la forme de la ville et aux relations sociales.

Regardez, pour ne pas parler de Granollers, laissez-moi parler de Sabadell, qui est juste à côté.

À Sabadell, traditionnellement, les groupes sociaux les plus riches vivaient dans le centre. Tandis que l'immigration, surtout espagnole, des années 1960 et 1970, s'était installée dans les quartiers périphériques.

Espronceda, Campoamor, Torre-romeu, Can Puiggener, etc.

Cette distinction se maintient encore aujourd'hui. Mais maintenant, lorsque nous regardons la situation, nous constatons qu'il existe un ensemble de communes autour de Sabadell où les revenus sont très élevés.

Castellar, Sant Quirze.

Que sont ces communes ?

Ce sont les quartiers riches de Sabadell.

Et si nous regardons Terrassa, nous constatons la même chose.

Des revenus élevés dans le centre, des revenus faibles autour des deux torrents, la Riera de les Arenes, le Torrent de la Maurina, et la commune voisine, Matadepera, avec des revenus très élevés.

Quelles conséquences cela a-t-il ?

Eh bien, puisque ceux qui disposent de davantage de ressources vivent dans une autre commune, ils paient leurs impôts dans cette autre commune et disposent de davantage de ressources pour se procurer des services, dont ils ont par ailleurs moins besoin que les autres habitants de cette commune.

Alors que des communes comme Sabadell ou Terrassa, où se concentre une grande partie d'une population très vulnérable et qui aurait besoin de services, disposent de moins de ressources municipales par habitant que les communes environnantes.

C'est pourquoi il est si important non seulement de réfléchir à la forme urbaine — dont nous pourrions peut-être reparler ensuite —, mais aussi à la gouvernance urbaine.

C'est-à-dire : comment faire pour qu'il existe des mécanismes permettant de partager les impôts qui servent à financer les services ?

Fantastique.

Passons maintenant à trois questions, parce que nous allons être stricts, mais nous arriverons à la fin.

Trois questions qui m'ont intéressé lorsque je préparais cette séance.

Je me suis souvenu de George Steiner, qui dit que la ville méditerranéenne, comme Barcelone par exemple, est celle que l'on peut parcourir en allant de café en café.

Cette observation vous semble-t-elle relever de la pure littérature ? Vous semble-t-elle être une métaphore ? Pensez-vous qu'elle ait quelque chose à voir avec la construction de l'espace urbain ? Comment la voyez-vous ?

L'autre jour, j'ai lu un article qui expliquait qu'en France, on fermait les *bars-tabacs*, les cafés où l'on vendait du tabac, et qui constituaient une sorte de lieu de rencontre dans les quartiers.

Il est vrai que nous avons, dans nos quartiers, dans nos villes, un grand nombre de lieux de communion, où nous pouvons nous retrouver et où nous pouvons créer une communauté, si l'on veut le dire ainsi.

Pour moi, peut-être, la particularité qui m'intéresse particulièrement dans des villes comme les nôtres, c'est qu'on peut les parcourir non seulement en allant de café en café, mais aussi en allant d'espace conquis en espace conquis, au sens où Pedro le disait tout à l'heure.

Je suis né dans le quartier de Font de la Guatlla, qui est un quartier un peu oublié de Barcelone, au pied de la montagne de Montjuïc, du mauvais côté de la Gran Via.

Quand j'étais petit, la montagne était encore couverte de bidonvilles. C'était au Paléolithique, évidemment, mais c'était comme ça.

Si nous faisons une promenade dans mon quartier et que nous partons, disons, de la place d'Espagne, que nous remontons la route de Tarragone, nous trouvons un grand parc, le parc Joan Miró.

Qu'est-ce que ce parc ?

C'était là que se trouvait l'abattoir.

Pourquoi y a-t-il un parc là ?

Parce que les habitants ont dit que ces quatre îlots devaient être des espaces verts, pour les habitants et pour maintenant.

Nous continuons à marcher un peu plus haut et nous arrivons jusqu'à la gare de Sants, nous tournons à gauche et nous entrons dans un autre parc, le parc de l'Espanya Industrial.

Pourquoi y a-t-il un parc là ?

Là, M. José María España, mais nous n'entrerons pas dans les détails, avait prévu de construire plusieurs milliers de logements dans le cadre d'une opération spéculative dans les années 1970.

Pourquoi y a-t-il un parc ?

Parce que les habitants l'ont défendu.

Et nous continuons un peu plus loin et nous trouvons le Vapor Vell.

Et au Vapor Vell, il y a la bibliothèque de Sants.

Pourquoi y a-t-il une bibliothèque au Vapor Vell au lieu d'un centre commercial, comme cela était prévu ?

Parce que les habitants ont réussi à l'obtenir.

Et nous continuons et nous allons aux Cotxeres de Sants.

Et aux Cotxeres de Sants, nous trouvons un centre civique.

Pourquoi ?

Parce que les habitants ont réussi à l'obtenir.

Et nous continuons et nous trouvons Can Vies.

Et à Can Vies, nous trouvons des coopératives de logement.

Et ainsi, nous pourrions continuer tout le parcours.

Les habitants, les citoyens, ne sont pas seulement des résidents de la ville.

Ils sont aussi, et peut-être avant tout, des constructeurs de la ville.

Et ce que j'aime dans la ville, au-delà des bars, qui sont très agréables pour prendre un café, etc., c'est cette possibilité de reconnaître notre ville à travers les espaces conquis.

Eulàlia Bosch :

J'habite à Gràcia et, depuis chaque place, on peut en voir une autre. On peut toujours voir une autre place.

Tu veux ajouter quelque chose ?

Pablo Sendra :

Non, je pense... Je voudrais simplement dire que je suis tout à fait d'accord.

Je crois qu'hier après-midi encore, j'étais à Can Vies, qui est l'un des espaces dont il parlait. Je le visitais et, réellement, on voit comment cette infrastructure sociale s'est construite à partir de la base.

Je dis parfois que, pour revenir un peu à Londres, même si ce n'est pas une ville méditerranéenne, Londres est réellement une ville célèbre et connue grâce à la manière dont les gens l'ont construite.

Londres est réellement devenue très célèbre dans les années 1970 grâce à sa scène musicale, qui venait largement de la base, à sa culture, à tout cela.

Et, réellement, ce sont les gens qui ont construit tout cela.

Cela ne vient pas de grands projets, mais de la manière dont les personnes l'ont construit.

Eulàlia Bosch :

Une autre petite question que je voulais vous poser est...

Dans l'article que Richard Sennett a écrit pour le livre *Éducation et vie urbaine, 20 ans de Villes Éducatrices* — petite pause publicitaire —, un livre publié il y a presque 20 ans et qui reste d'une très grande actualité, dans lequel beaucoup de personnes ont parlé de la manière dont elles envisageaient l'éducation depuis la ville et de la manière dont elles envisageaient la ville depuis l'éducation.

Dans ce livre, Richard Sennett a écrit et posé une question qui consiste à penser la vie sous la devise du capitalisme avancé : « Rien à long terme. »

Je vous dirais de mettre cette devise de ce capitalisme brutal sur votre réfrigérateur et de la lire chaque matin jusqu'à ce que vous soyez convaincus qu'il y a là un problème.

C'est un principe, dit Sennett, qui va à l'encontre de la confiance, de la loyauté et de l'engagement mutuel.

Et je vous demande : la création d'espaces publics qui favorisent l'expression de la complexité sociale peut-elle constituer un élément permettant de contenir, voire de finir par annuler, cette devise du « rien à long terme » ?

Pablo Sendra :

Je pense que les espaces de résistance que nous construisons, ces espaces dont Oriol vient de parler en nous faisant faire ce parcours vers Sants, vont inévitablement coexister avec ce capitalisme avancé.

Il y a peu, je parlais justement avec Richard Sennett. Nous prenions un café et il me disait : « Le capitalisme laisse beaucoup de déchets. »

C'est ce que Richard me disait : le capitalisme fonctionne en permanence comme s'il allait tellement vite que tout ce qui ne lui plaît pas, il le rejette.

Alors, en réalité, il voyait souvent une possibilité de tirer parti de ce que le capitalisme avait presque rejeté, ou des espaces qui étaient en attente, et de créer à partir de là une résistance.

En réalité, si nous voulons complètement changer le système du jour au lendemain, nous ne changerons rien.

Je pense que ce que nous devons continuer à faire, c'est construire ces espaces de résistance qui coexisteront inévitablement avec d'autres espaces du capitalisme, mais qui, peu à peu, le contrebalanceront et montreront à d'autres personnes que vivre d'une manière beaucoup plus coopérative et beaucoup moins compétitive est également la manière la plus efficace de vivre ensemble.

Le capitalisme essaie souvent de défendre l'efficacité.

Alors qu'en réalité, par exemple pendant la pandémie, il a été démontré que la manière dont les personnes pouvaient recevoir de la nourriture, la manière dont elles pouvaient entrer en contact avec d'autres personnes, passait par de petits groupes, de petites associations qui travaillaient ensemble et en réseau, de petites associations d'entraide.

Ce n'est pas le capitalisme qui a résolu cela.

Le capitalisme est arrivé ensuite pour tirer parti d'autres situations et, comme toujours, essayer de sortir renforcé de toutes les situations.

Mais en réalité, ce sont ces moments de coopération qui ont permis à de nombreuses personnes de s'en sortir.

Il est également important d'en avoir conscience : qu'en réalité, il est beaucoup plus efficace de vivre de manière coopérative que de manière compétitive, qui est la direction vers laquelle le capitalisme a presque voulu nous pousser.

Le capitalisme essaie de nous faire ignorer cette réalité.

Mais, ce même jour où je parlais avec Richard, il me disait également qu'en réalité, tout cela est un nuage, un nuage sombre qui passera.

Il a cette confiance quelque peu optimiste. Nous en parlions toujours : il disait que tout cela n'existe réellement pas depuis très longtemps et que ce nuage sombre passera.

Et, réellement, les gens se rendront compte qu'il est beaucoup plus efficace de vivre de manière coopérative.

Oriol Nel·lo :

Oui, le « rien à long terme » dans la ville est catastrophique.

Que voulez-vous que je vous dise ?

Par exemple, ici en Catalogne, nous avons essayé, comme le rappelait Lali, et comme l'avait fait le maire Maragall, et comme vous l'avez également fait ici à Granollers, de mettre en œuvre des projets visant à améliorer la vie dans les quartiers les plus défavorisés.

Autrement dit, précisément là où le mécanisme de ségrégation sociale, de ségrégation résidentielle, concentre la population qui a le plus besoin de services, nous mettons en place des services spécifiques.

Nous installons des bibliothèques, des centres civiques, avec l'idée que, si ces quartiers ont besoin de davantage de services, nous favorisons l'équité sociale à travers cette action.

Qu'avons-nous maintenant ?

Avec le « rien à long terme », notre résidence, la durée pendant laquelle nous restons tous dans nos quartiers, dans nos villes, devient de plus en plus courte.

Ce que nous appelons le *turnover*, la rotation de la population, devient de plus en plus rapide.

De la même manière que nous résidons dans une commune, faisons nos achats dans une autre, travaillons dans une troisième, etc., au cours de l'année nous passons une semaine ici, un mois là-bas ; au cours de notre vie, nous vivons de plus en plus dans de nombreux endroits différents.

Et cela remet en question cette possibilité d'essayer d'améliorer la condition des personnes, leurs opportunités, en améliorant le lieu où elles vivent.

Quel est l'antidote à cela ?

Ce que Pablo disait à l'instant.

Si nous étions capables, si nous sommes capables, de créer des espaces de relation, des espaces où les gens peuvent s'enraciner, créer une communauté, se sentir intégrés et développer collectivement des projets, nous améliorons considérablement les possibilités que ces politiques d'amélioration des quartiers finissent par bénéficier à l'ensemble de la population.

Eulàlia Bosch :

La dernière question est pour vous.

Je fais également référence à la lecture du livre de l'interprète de Sennett, parce que, comme je pensais que Sennett allait venir, je l'ai relu.

Et, en faisant référence aux musiciens qu'il était et aux acteurs, il parle du spectacle non verbal de l'interprète.

Et alors je vous demande :

L'architecture et l'urbanisme disposent-ils de langages cachés ?

Disposent-ils d'une sorte de langage non verbal qui attend, caché, de savoir s'il sera compris ou non ?

Et comment cela pourrait-il être lié à ce que tu me disais hier, lorsque vous êtes professeurs d'université ?

Parlez-vous de certains de ces langages cachés de l'architecture et de l'urbanisme pour que la ville dont vous rêvez puisse devenir possible ?

Pablo Sendra :

Oui, ici, je ferais presque référence à l'idée d'éduquer à travers la ville, qui, je pense, est au cœur de ce congrès.

J'enseigne dans une université à Londres. Il s'agit d'un master d'un an et, dans ce master, j'ai des étudiants de toutes les nationalités possibles.

J'ai entre 50 et 60 étudiants qui viennent du monde entier, et beaucoup d'entre eux viennent à Londres pour la première fois et ne connaissent pas la ville.

Alors je les invite toujours à apprendre réellement de la ville, à découvrir quels sont les espaces qui génèrent le plus d'interaction sociale, le plus de justice sociale.

Je les invite également à connaître les personnes qui habitent ces espaces et à chercher à comprendre quels sont les espaces et les situations qui rapprochent ces personnes.

Chaque année, je donne un cours à l'université dans lequel nous créons une alliance avec une association de quartier et décidons avec l'association de ce que feront les étudiants.

En outre, nous invitons les habitants du quartier à s'inscrire au cours et à le suivre avec les étudiants.

En réalité, cette situation d'apprentissage mutuel entre des personnes qui vivent dans un quartier et qui expliquent comment on y vit, quels sont les espaces utilisés, fait que les étudiants apprennent beaucoup plus sur la théorie formelle de la conception urbaine.

Cette théorie est également importante et ils ont d'autres matières pour la travailler.

Mais il est très important qu'ils apprennent également comment les espaces sont vécus.

Par exemple, le fait qu'une bibliothèque locale qui, apparemment, si on la regardait sur un plan, pourrait nous faire dire que cet espace peut être supprimé et que l'on peut y construire des immeubles de logements parce qu'il en faut dans cette zone...

En réalité, lorsque cette bibliothèque est le seul espace dont disposent les personnes pour se réunir, s'organiser, prendre des décisions collectives, parce que c'est le seul espace communautaire du quartier, je pense qu'il est très important que les étudiants s'en rendent compte, qu'ils découvrent ces espaces de rencontre.

Pour moi, il est également très important d'apprendre de la ville, d'apprendre comment les espaces sont utilisés et quels sont les espaces qui permettent cette organisation des habitants, par exemple.

Oriol Nel·lo :

Souvent, Lali, nous nous référons à la ville comme si elle était une création des architectes.

Tu parlais au début de la Barcelone de Cerdà, nous parlons également du Paris d'Hausmann ou, parfois, au lieu de parler des architectes, nous parlons des princes : la Florence des Médicis, le Madrid des Habsbourg, la Barcelone de Pasqual Maragall.

La vérité, c'est qu'à chaque époque, ces acteurs — qui ont certes une grande importance —, les urbanistes, les architectes, les ingénieurs et les gouvernants, doivent composer avec les citoyens.

Et les citoyens organisés ont des intérêts et des droits, et ils s'organisent pour les défendre et, comme nous le disions, ils sont souvent des constructeurs de la ville.

Et ici, il y a une question dont vous avez peut-être entendu parler : le mouvement des campements de Santiago du Chili.

Il s'agit d'occupations de terrains à partir desquelles des quartiers entiers ont été construits.

Les personnes qui participent à ce mouvement disent que nous devons faire les choses sans l'État, contre l'État et avec l'État.

Nous devons les faire sans l'État, en suivant votre exemple de nous installer sous l'autoroute et d'y développer nos projets de manière autonome.

Nous devons parfois les faire contre l'État.

Pourquoi ?

Parce que nous devons revendiquer nos droits là où ils ne nous sont pas reconnus.

Et nous devons les faire avec l'État.

Pourquoi ?

Parce que nous voulons que l'État finisse par légitimer, finisse par légiférer sur nos droits.

Et cela vaut également pour la ville.

Et le faire avec l'État implique également, dans le cas de la Ville Éducatrice, l'intégration des politiques éducatives dans les politiques urbaines.

Le Plan des quartiers de Barcelone, par exemple, ce plan de réhabilitation des quartiers de Barcelone, a consacré ces dernières années un euro sur quatre aux politiques éducatives.

Et pourquoi ?

Parce que, comme le disait Xavier Bonal, qui est passé par ici ces derniers jours, dans un article récent, il disait qu'il fallait intégrer l'équité éducative comme principe directeur des politiques urbaines et la justice sociale comme élément institutionnel des politiques éducatives.

C'est cela, le jeu.

Eulàlia Bosch :

Je voudrais clore cette table ronde avec une question que je leur pose, mais que je vous pose également à vous, peut-être l'une de ces questions à mettre sur le réfrigérateur, pour les regarder le matin en buvant votre jus d'orange.

Et je voudrais faire référence à un moment de quiétude au milieu du bruit urbain, dans tout cet enchevêtrement qu'est la vie urbaine.

Je veux me concentrer sur l'image du moment où deux groupes informels de personnes s'arrêtent et se remettent en mouvement pour respecter un feu de circulation.

À ce moment-là, lorsqu'ils sont arrêtés les uns en face des autres, il y a des regards qui se croisent, des fragments de conversations que l'on perçoit, une observation des vêtements, une conscience des chiens qui s'arrêtent ou non au feu rouge, une attention portée aux fauteuils roulants, aux personnes ayant des mobilités différentes.

Et ma question est la suivante :

Considérez-vous les moments de vie urbaine condensés aux feux de circulation comme des éléments d'humanisation des rues ?

Si vous voulez répondre, vous répondez ; sinon, non.

Vous ne voulez pas que nous répondions ?

Vous voulez que nous répondions ou pas ?

Si vous voulez, oui ; sinon, non.

Cela a été un grand plaisir d'avoir ces jeunes ici, d'avoir tout ce groupe de jeunes là-bas, les personnes d'âge moyen au milieu et les plus âgés ; vraiment, nous vous applaudissons.

Et aux Villes Éducatrices, je voudrais leur dire que, je pense en parlant au nom de nous trois, nous sommes disponibles pour tout ce qui sera nécessaire.

C'est-à-dire que, si nous devons poursuivre cette discussion, nous la poursuivrons et nous irons très loin.

N'est-ce pas ?

Pablo Sendra et Oriol Nel·lo :

Tout à fait.